

Memoria del Saqueo / Mémoire d'un Saccage

de Fernando Solanas

Cinéaste depuis quarante ans, militant politique «antisystémique» depuis ses jeunes années, Fernando «Pino» Solanas (68ans) incarne jusqu'à la passion le cinéma latino-américain engagé. Presque quarante ans après son film L'heure des brasiers, cri en images de la résistance argentine, il revient aujourd'hui, avec Mémoire d'un saqueo (Memoria del Saqueo), au documentaire d'investigation et de dénonciation. Entre ces deux oeuvres, une dizaine de films de fiction pour le grand public, parmi lesquels Tangos, l'exil de Gardel, Le Sud, Le Voyage, Le Nuage, et une histoire ininterrompue de combat, de résistance, de semi-clandestinité et d'exil.

Rencontre.

Mémoire d'un saqueo, une recherche, une dénonciation en images -humanisée par des voix et des visages- dont le but est d'empêcher le saqueo de la mémoire?

Fernando Solanas: Oui, d'une certaine manière. Le citoyen moyen est bombardé d'informations qui viennent de dizaines de médias contrôlés par des groupes économiques et politiques de pouvoir. C'est ce qui s'est passé en Argentine, où ces groupes ont financé la désinformation, ont fait croire aux gens que l'Etat était mauvais et qu'il fallait le démanteler. Le pays a été mis à sac mais les médias se sont tus ou ont justifié le pillage. Je me suis demandé comment il était possible que les gens aient faim dans ce pays qui avait été le grenier du monde. En outre, j'étais interpellé par les jeunes de la génération de mes enfants qui voulaient savoir ce qui s'était réellement passé en Argentine.

Je vous pose la même question: que s'est-il passé?

- Un trajet ininterrompu de vingt-cinq ans, qui débute par la dictature militaire de Videla en 1976, passe par des démocraties néolibérales et se termine par la rébellion populaire de décembre 2001 et la chute du gouvernement de Fernando de la Rúa. Le pays a été pillé. Au nom de la mondialisation et du libre-échange, les recettes socio-économiques des organismes financiers internationaux ont abouti à un génocide social et au pillage financier complet du pays. Il faut souligner un élément essentiel pour comprendre tout cela: nos gouvernements, celui de Carlos Menem (1989-1999) ou celui de Fernando de la Rúa (1999-2001), sont responsables, mais le Fonds monétaire international, la Banque mondiale et les pays qui y font la loi le sont tout autant. C'est ce que je tente de montrer dans Mémoire d'un saqueo, dont la structure se compose d'un prologue et de dix chapitres.

Pouvez-vous préciser?

- Pour faire des bénéfices rapides et extraordinaires -bien supérieurs à ceux que l'on peut obtenir dans les pays du Nord- ils nous ont imposé des plans néo-racistes qui ont supprimé des droits sociaux et ont condamné à mort des millions de personnes en Argentine et sur tout le continent. Chaque jour, 55 enfants, 35 jeunes et adultes et 10 personnes âgées meurent en Argentine de maladies curables ou de sous-alimentation. En moyenne 35000 personnes par an. C'est là un aspect essentiel: il s'agit de crimes contre l'humanité perpétrés en temps de paix.

Ce film se caractérise par une documentation précise et une grande qualité esthétique. Mais on sent aussi votre rage, une colère de fond.

- Tout à fait. C'est la réalité que je viens d'évoquer, une fois de plus, qui m'a poussé à faire ce travail de mémoire, ce travail contre l'oubli, à remettre en contexte les images historiques et à composer une fresque vivante de ce que nous avons supporté pendant ces années.

Avez-vous voulu faire un film «altermondialiste» en prenant appui sur l'exemple argentin, qui illustre le fonctionnement illogique de la planète tout entière?

- Lorsque je fais un film, je pars de ma nécessité, des nécessités des gens, de leur milieu. J'ai voulu apporter ma contribution au débat urgent que provoque cette mondialisation déshumanisée.

C'est dans ce sens que le film a une dimension plus globale. Ce serait génial si des cinéastes de chaque pays -suisses, français, espagnols...- faisaient des films équivalents, proposaient leur propre lecture, à partir de la réalité qui les entoure, des mécanismes qui condamnent nos peuples. Par exemple, mon film signale clairement la responsabilité des entreprises multinationales, entre autres le Credit Suisse, dans le pillage financier de l'Argentine. Il est capital que cette information parvienne au public, car dans les pays développés, on pense parfois que nous sommes les seuls responsables, alors que les groupes de pouvoir du Nord le sont aussi en grande partie. Il serait donc utile qu'un travail semblable soit fait dans le Nord, que la responsabilité de ces entreprises, de ces banques, soit montrée.

La mémoire. Pourquoi est-ce une revendication aussi présente actuellement en Amérique latine, du Chiapas jusqu'aux pays du Cône sud, presque sans exception?

- Parce que la mémoire est la première arme pour assurer la défense des peuples et leur survie. La culture est mémoire. Surtout quand les grandes machines de désinformation tentent de la bloquer. Mais la résistance, les massacres, la participation citoyenne, les luttes sont des expériences qui se transmettent de bouche à oreille, des pères aux fils et des grands-pères aux petits-enfants. Et il devient indispensable de retrouver la vérité, qui ne figure jamais dans l'histoire réécrite par les vainqueurs, par le pouvoir. Et cela juste au moment où on assiste sur notre continent à une renaissance explosive de la conscience. En particulier parmi les peuples indiens, comme le prouve le soulèvement zapatiste, les manifestations en Bolivie ou en Equateur. Au fil des siècles, tout ce en quoi ils croyaient a disparu, leur culture, leur religion ont été détruites, et les conquistadors ont construit des églises immenses sur les ruines de leurs temples, qui étaient des merveilles.

Ne pensez-vous pas qu'en ne s'occupant que de la mémoire, on prend le risque de se limiter à la constatation et au diagnostic? Qu'en est-il de l'avenir?

- Heureusement, on assiste à une consolidation d'un mouvement social actif, dont la principale expression est le Forum social mondial. Il est évident qu'il va falloir du temps pour changer le modèle. Mais on observe des signes positifs. Mon film, par exemple, commence et se clôt par la rébellion populaire de décembre 2001 qui a fait tomber le président argentin Fernando de la Rúa. Au pouvoir depuis deux ans, il avait trahi l'espoir que les gens avaient placé en lui, il n'avait pas respecté ses promesses... et les gens l'ont contraint à partir. La première révolte de l'Argentine contre le néolibéralisme! Le peuple a infligé une nouvelle défaite au modèle...

«Reconstruire le puzzle argentin»

«Mémoire d'un saccage est un film d'investigation à caractère documentaire, dont le scénario s'est construit chemin faisant... Pendant des mois de montage, j'ai travaillé sur la structure et la progression dramatique du film, j'ai choisi des thèmes et j'ai divisé le film en chapitres, comme un livre. Je souhaitais que la narration soit la plus claire possible et que le spectateur puisse reconstruire l'histoire comme un puzzle. La division en chapitres est un hommage que j'ai voulu rendre au cinéma muet, tout comme le choix de titres et de graphismes qui favorisent l'unité formelle de l'oeuvre. J'ai utilisé deux caméras, qui sont presque sans arrêt en mouvement. Le film est comme un voyage, une déambulation constante dans la réalité du pays. La grande caméra avec laquelle a tourné Alejandro Moujan et ses collaborateurs était objective et bougeait selon une certaine cadence. Sa mission était de décrire les lieux de pouvoir, les institutions. La petite caméra que j'ai utilisée moi-même et dont je ne me sépare jamais, tente d'être le regard des gens, de retrouver leur point de vue; elle se déplace et bouge avec eux. En tout, nous avons filmé plus de cent heures de film auxquelles s'ajoutent trente heures d'images d'archives. Je suis moi-même le narrateur. Ce n'était pas prévu, mais j'ai fait un essai et on en est resté là. Il n'y a aucune contradiction, car j'ai été un acteur direct d'une grande partie de l'histoire que nous évoquons.»
Des projets? «Je pense tourner cette année la seconde partie, ¡Cantos de una Argentina latente! (Chants d'une Argentine latente!), un film qui décrit des histoires humaines très fortes illustrant la solidarité et l'espoir de ceux qui ont résisté.»

Sergio FERRARI
© LE COURIER